

.....

Les rendez-vous de Rimouski de Mgr Georges Courchesne

NIVE VOISINE

Poussé par le besoin d'être informé et soucieux de briser l'isolement dans lequel il vit, Mgr Georges Courchesne de Rimouski, invite à son évêché, pour des séjours plus ou moins longs, diverses personnalités, particulièrement des artistes. C'est ainsi que Gérard Morisset, Lorenzo Auger et le frère Raymondien serrencontrent à l'évêché de Rimouski en février 1935. Une partie de leur séjour se passe en de longues conversations que dirige l'évêque. On y parle beaucoup des arts et de leur place dans l'enseignement, de la restauration de l'artisanat, du projet d'une école des arts et métiers sur le modèle des écoles Saint-Luc de Belgique, de la nécessité de faire de Rimouski un centre intellectuel capable de répondre aux besoins de la région. Mais la réalisation de ces beaux rêves tarde à venir et, en 1936, Mgr Courchesne organise un autre rendez-vous important qui lancera en grand l'Action catholique spécialisée.



Mgr Courchesne (coll. Lionel Pineau).

J'appelle «rendez-vous de Rimouski» les séjours qu'organise Mgr Georges Courchesne à son évêché pour des invités qu'il dépanne ou dont il veut sonder les idées ou les convictions. Avant d'en décrire un qui m'apparaît exemplaire, je rappelle dans quel contexte ces rencontres ont lieu.

Les rendez-vous comme remède à l'isolement

Mgr Georges Courchesne arrive à Rimouski en 1928. Il est alors tout près de ses 48 ans et il a fait sa marque comme professeur de carrière au Sémi-

naire de Nicolet, à l'École normale de Nicolet et à l'École normale supérieure de l'Université Laval; ses anciens élèves se rappellent ses traits d'esprit et son ironie, douce ou mordante, qui ne laissait personne indifférent. C'est un intellectuel de haut voltage, formé à Rome et à Fribourg, qui s'est fait connaître comme conférencier, collaborateur de plusieurs revues et, surtout, auteur d'une monumentale synthèse pédagogique intitulée *Nos Humanités*, publiée en 1927¹. C'est aussi une personnalité complexe, à la fois riche et fragile.

Son milieu familial l'a marqué profondément. Orphelin de mère dès le berceau, il a été élevé entre un père taciturne, qui ne parle jamais, et une tante célibataire (la soeur de sa mère) qui l'initie très tôt à la lecture et communique avec lui au moyen de livres. C'est ainsi qu'il développe un appétit pour les choses de l'esprit, un goût de connaître, un besoin d'être informé qui est, au dire de Noël Bélanger, un trait de sa personnalité². Il aime particulièrement converser avec les gens pour en tirer le plus de renseignements possibles. Ainsi, pendant son séjour en Europe et alors qu'il est en vacances à Paris à l'été 1909, il apprend l'arrivée de Jules Fournier, «*le fougueux jeune rédacteur du Nationaliste*» comme il dit; il accourt aussitôt à son hôtel et cause avec lui «*environ une heure et demie*», ce qui nous vaut quatre pages de compte rendu sur les idées du journaliste³. Peu de temps après, il accoste un jeune homme qui vient d'acheter *L'éveil démocratique*, le journal de Marc Sangnier, «*le jeune et déjà célèbre fondateur du Sillon*»; il lui pose quelques questions et objections «*qu'il résoud avec habileté et conviction*», échange avec lui sa carte et écrit à sa soeur huit pages sur le mouvement français et «*ces jeunes gens [...] admirables et héroïques*»⁴.

D'autre part,

devant un père fermé, il développera des attitudes de crainte, d'irritation, d'agressivité, qui se traduiront plus tard par une sensibilité extrême, toujours prête à s'exacerber, par une affectivité prompte à

.....

*s'exprimer verbalement sans jamais se livrer en profondeur, par une morosité parfois proche de la neurasthénie*⁵.

Il est souvent en dépression nerveuse : entre 1917 et 1919, par exemple, il doit quitter son enseignement à Nicolet pour aller se reposer chez les Franco-Américains; à Rimouski, en 1932-1933, en 1935 et en 1943, il doit réaménager ses activités pastorales «*afin d'accorder du répit à son système nerveux*»⁶. Entre-temps, il n'est pas toujours facile à vivre : autant il peut être accueillant, généreux, aimable, pittoresque, prodigue de bons mots plus ou moins méchants, d'expressions savoureuses, de sentences lapidaires, de caricatures géniales, autant il peut, sans raison apparente, dans de longs monologues, abreuver son entourage ou un prêtre de passage de paroles excessives et parfois blessantes.

Faut-il s'étonner que ses premières années à Rimouski s'avèrent plutôt difficiles? En 1935, il raconte à un confident «*ses ennuis passés, [...] les peines terribles que certains chanoines lui ont faites*» et une «*histoire lamentable de prêtre*», mais il note aussi «*le retour des coeurs vers lui*»⁷. Il y a plus profond que cela, je crois : c'est l'isolement où il vit. En venant à Rimouski, il doit s'éloigner de tout un groupe d'amis, Lionel Groulx en tête, qu'il a l'habitude de rencontrer en de petits cercles qu'il affectionne particulièrement, au presbytère de l'abbé Philippe Perrier au Mile-End, par exemple, où se réunissent les beaux esprits (les têtes à deux jaunes! comme il dit) nationalistes. Avant même son sacre, il s'inquiète de son éloignement et s'en ouvre à l'abbé Groulx : «*Puis-je espérer que tu viendras me voir à Rimouski? Ce n'est tout de même pas en Pologne. Et j'aurai bien besoin de parler et d'entendre parler*»⁸. Il ne pouvait mieux dire.

En 1928, Rimouski est un bien petit milieu provincial, un gros village d'à peu près 5 000 habitants dont la première préoccupation n'est pas précisément la culture intellectuelle. Il y a

bien le séminaire qui compte en ses rangs des professeurs instruits et dynamiques comme Lionel Roy, Georges Dionne et Alphonse Fortin, mais il n'est pas facile pour un «étranger» de s'y faire admettre. Et, on en a de multiples exemples, le séminaire a toujours voulu garder ses distances vis-à-vis des autorités diocésaines. À l'évêché, le personnel est très réduit; le plus ancien résident est l'abbé Édouard Chénard (chanoine en 1934) qui est chancelier et procureur. Ce n'est pas faire injure à sa mémoire que de dire qu'il n'était pas un Pic de la Mirandole! Le vicaire général Samuel Langis est pris par sa charge et son enseignement au grand séminaire; Mgr Charles-Alphonse Carbonneau, vicaire général honoraire, a plus de 80 ans et se retire bientôt au séminaire. Et ce n'est pas l'arrivée de l'abbé Joseph A. April, en 1933 (comme missionnaire diocésain) qui peut relever le niveau des conversations!

Dans ce milieu comme ailleurs dans le diocèse, le nouvel évêque passe pour un original et on a de la difficulté à s'adapter à sa personnalité : «*On le trouvait impénétrable; on ne parvenait pas à l'analyser*» et on craignait, bien sûr, ses «*mots caustiques dont il n'était pas toujours assez maître*»⁹. Il faudra des années pour qu'on comprenne qu'il aime profondément ses gens et ses prêtres¹⁰ et qu'il veut en être aimé; c'est alors seulement qu'on l'acceptera avec ses immenses qualités et ses gros défauts.

Entre-temps, l'évêque sensible et ulcéré trouve un exutoire d'abord dans le travail. Il se plonge dans l'administration du diocèse avec une ardeur qui ne se démentira jamais; encore en 1939, il écrit à l'abbé Groulx : «*Tant que les chemins durent, je vais dans mes colonies. 30 nouvelles depuis 10 ans. [...] Les courses sont longues : le diocèse a une longueur de 200 milles*»¹¹. Apeuré par la dette du diocèse (elle est de 147 000 \$ en 1928), il cumule plusieurs fonctions : principal et professeur (4 cours par semaine) à l'École normale des Ursulines, prédicateur de retraites et conférencier; il en verse les honorai-

res au diocèse et il se fait un point d'honneur de n'accepter aucun argent de la corporation épiscopale¹².

L'isolement qu'il ressent, Mgr Courchesne le combat aussi par ce que j'appelle «les rendez-vous de Rimouski». Il ne s'agit évidemment pas de ces visites que je dirais «ordinaires» et qui augmentent avec la notoriété de l'évêque : membres du clergé (évêques et prêtres) de passage, journalistes et politiciens en tournée, vacanciers importants ou se croyant tels, voire diocésains venant discuter de problèmes particuliers... Je laisse également de côté les visiteurs «spéciaux» qui sollicitent une rencontre pour échanger des idées. Ils sont de plus en plus nombreux à mesure qu'augmente l'influence de Mgr Courchesne au sein de l'épiscopat du Québec. Ils comprennent ses amis de toujours du monde de l'éducation et des milieux nationalistes, mais aussi des journalistes (Gérard Fillion, Émile Benoist), des syndicalistes (F.-X. Légaré, Gérard Ouellet), Françoise Gaudet-Smet... Également, beaucoup d'anglophones qui séjournent alors à Metis Beach : Mgr Gérald Berry, le colonel Bovey (un ami depuis qu'ils ont fait partie de la Commission sur les affaires sociales)... Il y a aussi des hommes politiques : Thomas Chapais, Onésime Gagnon, sir Eugène Fiset... Maurice Duplessis n'est pas un familier, même s'il vient rencontrer l'évêque dans l'été 1949 après avoir reçu quelques lettres corsées de Mgr Courchesne à propos de la grève de l'amiante. Comme il arrive quelquefois, les deux hommes dînent en tête à tête dans ce qu'on appelle le réfectoire des étrangers. On a une idée de ce réseau d'amis et de connaissances par les centaines de personnes qui offrent, personnellement à l'évêque, des milliers de dollars lors de l'incendie de Rimouski en 1950.

Si ces rencontres ont beaucoup contribué à faire passer Mgr Courchesne pour le chef des forces conservatrices au Québec et même le père Joseph du gouvernement de l'Union nationale — Alonzo Leblanc en

fait «l'un des confidents les plus respectés du premier ministre Maurice Duplessis»¹³ —, leur importance n'éclipse pas celle des séjours prolongés de maintes personnes chez cet évêque hospitalier et mécène.

L'évêque hospitalier et mécène

Saura-t-on jamais combien de gens ont trouvé refuge auprès de cet évêque simple et accueillant? Lui-même s'organise pour attirer ses amis intimes: il invite par exemple l'abbé Groulx à prêcher deux retraites, à ses prêtres et à ses ordinands. Ami et confident de longue date, le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, de Québec, aime bien venir, comme il dit, se «chauffer les pieds» à Rimouski. Même le délégué apostolique, Mgr Ildebrando Antoniutti, quitte parfois la moitié de la capitale canadienne pour venir se reposer au contact de l'air salin et de la réalité bien terre-à-terre des paroisses de colonisation¹⁴. Enfin, des étudiants universitaires qui reçoivent de l'aide de l'évêque, sont aussi accueillis à l'évêché.

Mais plus que tout, Mgr Courchesne affectionne la compagnie des artistes, et j'ajouterais même des artistes en peine. Tout le monde connaît, je crois, les séjours que le violoniste Arthur Leblanc faisait à Rimouski quand il était déprimé, ce qui valait aux élèves du séminaire des concerts fort appréciés. À partir de 1944, l'évêque accueille à l'évêché l'abbé Édouard Côté, frère du peintre-sculpteur Marc-Aurèle Suzor-Côté. Ordonné prêtre à 53 ans, il a fait du ministère dans plusieurs diocèses du Canada et aux États-Unis, avant de se retirer à Rimouski où il s'emploie à conserver et à faire connaître l'oeuvre de son frère. Pour ma part, je voudrais vous parler du séjour de trois artistes bien différents: Gérard Morisset, de retour d'Europe et nouvellement nommé directeur de l'enseignement du dessin au Québec; Lorenzo Auger, architecte; le frère Raymondien des Écoles chrétiennes, musicien compositeur.

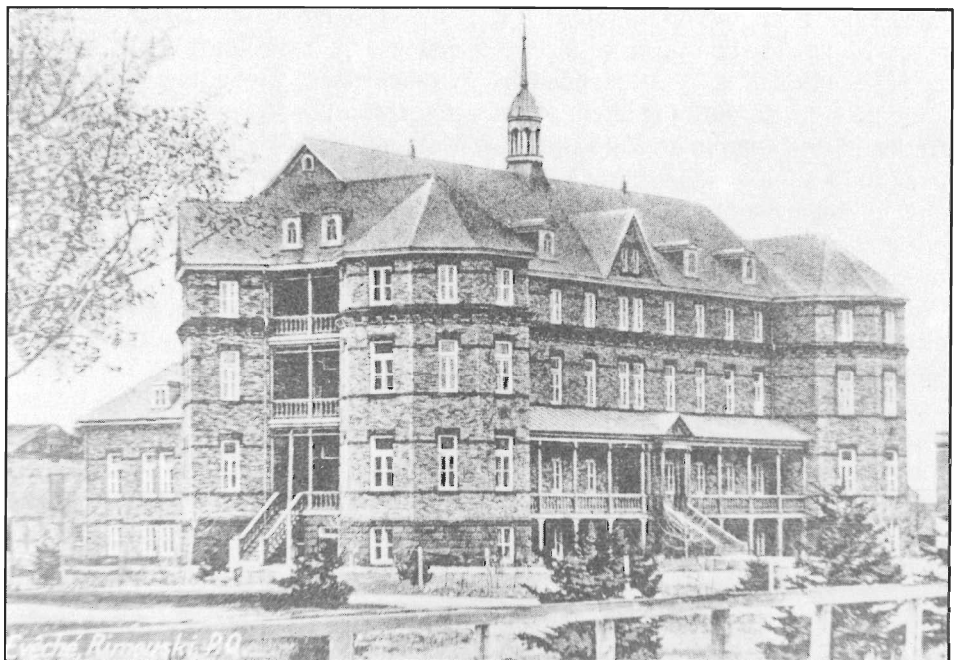
Les trois se rencontrent à l'évêché de Rimouski au début de février 1935. Mgr Courchesne est alors plutôt mal en point. Physiquement, il se sent fatigué et il a quelques faiblesses du coeur, peu graves, mais qui l'angoissent et l'empêchent souvent de dormir. Psychologiquement, il est déprimé, a perdu le goût du travail intense et il doit diminuer ses activités pastorales. Ce qui lui permet de consacrer beaucoup de temps à ses invités.

C'est l'évêque lui-même qui a demandé à Gérard Morisset de venir donner des cours d'histoire de l'art aux grands séminaristes et aux philosophes du petit séminaire, de même qu'à leurs professeurs. Du 7 au 14 février, le jeune docteur donne sept cours sur l'évolution de l'architecture depuis l'ère chrétienne, «dans un esprit d'initiation [...] à l'histoire de l'art, à l'esthétique et à la technique architecturale surtout»¹⁵. Il prononce aussi, devant toute la communauté écolière et l'élite rimouskoise, une conférence sur l'histoire de la peinture au Canada. Mais le plus clair de son temps se passe en de longues conversations avec l'évêque, qui portent particulièrement sur la critique historique, la question confessionnelle et la liberté intellectuelle. Les deux ne s'en-

tendent pas, c'est le moins qu'on puisse dire: «Il s'est maintenu sur ses positions et j'ai gardé les miennes», conclut Morisset dans un long résumé de ces entretiens. Autant il loue chez l'évêque

sa manière ou plutôt son art d'écouter (cet homme-là sait et veut écouter), son désir sincère, désintéressé, humble et profond de comprendre le point de vue de son interlocuteur, et son aptitude à se l'assimiler, à s'en servir pour modifier ses propres opinions,

autant il juge qu'il «n'a jamais pu être autre, ne peut pas et ne pourra jamais être autre, malgré sa vaste culture», qu'un «professeur de rhétorique», un «clérical», un «évêque d'abord», à jamais incapable «de s'affranchir de ses préjugés de caste, d'aller au fond des choses, de regarder la vérité positive face à face, bref de faire de la critique scientifique (historique ou autre) de façon désintéressée»¹⁶. Mgr Courchesne, quant à lui, juge Morisset «pédant» et «impertinent» et il craint qu'il ne prenne «la venelle [ruelle] de l'anticléricalisme»¹⁷.



Évêché de Rimouski (coll. du Centre d'archives de Rimouski no P1000-1-5-9).

Les deux autres visiteurs sont très liés à Mgr Courchesne, car ils font partie avec lui d'un groupe qui gravite autour du moulin de Vincennes à Beaumont. Ce vieux moulin seigneurial a été acheté, en 1920, par l'architecte Lorenzo Auger qui l'a restauré et en a fait un petit musée où se rencontrent des intellectuels ou des artistes intéressés à l'enseignement des beaux-arts. Parmi eux se trouvent l'avocat Paul Lavoie qui brigue plusieurs postes, dont celui de secrétaire du Conseil de l'instruction publique, est de toutes les intrigues du petit monde artistique de la capitale et reçoit et distribue à ses amis une masse de renseignements venant de tous les horizons; le peintre Horatio Walker, qui vit à l'île d'Orléans et qu'on voudrait faire nommer à la direction des beaux-arts de la province; Mgr Olivier Maurault, recteur de l'Université de Montréal; l'abbé Adolphe Garneau, professeur à l'École des beaux-arts de Québec; l'ingénieur Roméo Savary, lui aussi professeur à cette école; et bien sûr Mgr Courchesne, l'architecte Auger et le frère Raymondien.

Auger, qui est célibataire, connaît des ennuis d'argent en 1934 et cède tous ses biens, y compris le moulin de Vincennes, à la corporation épiscopale (i.e. l'évêque) de Rimouski. En retour, celle-ci se charge de vendre les quelques immeubles que possède l'architecte et lui garantit logement et entretien et une somme de 250 \$ par année (500 \$ s'il loge ailleurs qu'à l'évêché¹⁸). Auger vient s'installer à l'évêché en novembre 1934 et va demeurer presque un an à Rimouski. Mgr Courchesne le présente comme un architecte consultant, mais c'est un titre factice, «pour la parade, afin de le sortir honorablement du pétrin»: tout au plus s'emploie-t-il à décorer le salon de l'évêque. Peu loquace de nature, il ronge son frein et, au dire de l'évêque, «n'est pas revenu de ses rêves d'architecte millionnaire» et de «son train de vie exorbitant»¹⁹. Le 21 juin 1935, est incorporée La Société de conservation du Moulin de Vincennes, dont Horatio Walker est président et Mgr

Courchesne, vice-président²⁰; Auger est nommé conservateur du moulin le 27 septembre 1935. Pour sa part, la corporation épiscopale rétrocède le moulin en septembre 1936. L'architecte Auger meurt le 3 juin 1942 et l'édifice devient propriété gouvernementale un mois après; il est détruit par un incendie en février 1949.

Le troisième larron, qui est en même temps notre informateur privilégié, c'est le frère Raymondien, de la communauté des frères des Écoles chrétiennes. Français d'origine (né Auguste Schuller), il est arrivé au pays en août 1904, à l'occasion de l'exode massif des communautés religieuses françaises. Il connaît une carrière extrêmement mouvementée. Dans toutes les maisons où il est employé (Montréal, Sainte-Marie de Beauce, Académie de Québec, Yamachiche), il entre rapidement en conflit avec la direction. Cultivé et bon pédagogue, il prend des initiatives qui dérangent ses confrères et ses supérieurs. Musicien et compositeur, il a des caprices d'artiste qui en font un marginal dans une communauté: quand il écrit de la musique une partie de la nuit, il peut difficilement suivre les exercices communautaires du matin. Son journal (26 cahiers, 3 000 pages) montre qu'il a souvent des crises de mysticisme et qu'il a toujours désiré accéder au sacerdoce. Psychologiquement fragile, il sombre souvent dans la dépression nerveuse. De guerre lasse, les autorités lasalliennes lui donnent, en novembre 1931, une obédience très spéciale: elles le ramènent à la maison mère de Sainte-Foy où il fait partie nominalement de la communauté des anciens (les retraités) et loge à l'infirmerie; on le libère de la rigidité du règlement («Je fais les exercices religieux par fragments tout au long de la journée», avoue-t-il plus tard); on lui demande surtout de se consacrer entièrement à la musique («Je veux que désormais vous vous employiez exclusivement à la composition musicale liturgique, pour l'honneur de l'Institut», lui écrit le supérieur général Adrien).

Le frère Raymondien n'en continue pas moins de susciter la controverse. Sa marginalité scandalise certains de ses confrères et embarrasse ses supérieurs. Ses prises de position sur le chant grégorien ne sont pas acceptées d'emblée et ses compositions (de 1931 à 1936, 18 messes et une centaine d'autres oeuvres) sont parfois critiquées, même au sein de sa communauté. Surtout, il ratisse très large dans la ville de Québec: il se présente comme un spécialiste de la pédagogie de l'art et intrigue avec ceux qui veulent changer la direction et l'enseignement à l'École des beaux-arts de Québec, il fait partie de plusieurs cercles (dont celui du moulin de Vincennes), il donne des conférences un peu partout, se pique de psychologie (il fait le portrait de tous ceux qu'il rencontre²¹), s'occupe de médecine²², de diététique naturaliste²³, d'astronomie²⁴, de graphologie... Il devient même secrétaire d'une compagnie qui distribue un haut-parleur soi-disant révolutionnaire, l'organophone²⁵.

En 1935, le frère Raymondien fait deux longs séjours à l'évêché de Rimouski: du 6 février au 1er mars (donc, en même temps que Morisset et Auger), puis du 26 mars au 26 avril (en compagnie d'Auger); un projet prévu pour l'automne 1935 n'aboutit pas. En février, sa «mission» est de donner des conférences sur la liturgie et le chant grégorien au grand séminaire, chez les Ursulines et les Servantes de Jésus-Marie; il doit aussi faire connaître ses oeuvres et il organise en conséquence un concert d'extraits de ses messes, donné le 28 février «devant Mgr, une soixantaine de prêtres et près de 150 religieuses avec des maîtres de chapelle et un auditoire laïque considérable»²⁶. En mars, l'évêque l'invite à donner une série de cours sur le chant grégorien au grand séminaire et des conférences chez les Ursulines; il donne aussi deux conférences publiques sur les écoles Saint-Luc de Belgique.

Des nombreux et longs comptes rendus qu'adresse le frère Raymondien à Paul Lavoie, de Québec, et à son frère

Jules Schuller, d'Ottawa, nous pouvons tirer tout un lot de renseignements qui nous permettent de mieux connaître la méthode Courchesne.

1. Ce que l'évêque recherche et apprécie au plus haut point, ce sont les longues conversations avec ses invités. Il les rassemble après souper dans son salon particulier ou dans la «tour» et, la pipe au bec, pendant une heure/une heure et demie, il écoute et relance la conversation, quand il ne se lance pas dans un de ses longs monologues dont il est coutumier. Très souvent, il poursuit la conversation avec un invité (ordinairement, le frère Raymondien) lors d'une promenade nocturne et au retour : «*Dimanche soir, 7 avril, longue conversation avec Mgr : de 6 1/2 à 7 1/2 chez Auger; de 7 1/2 à 8 1/2 en promenade; de 8 1/2 à 10 1/2 dans son salon*»²⁷.

2. En 1935, Mgr Courchesne invite les deux artistes Morisset et Raymondien à venir l'appuyer dans son effort pour ouvrir ses futurs prêtres (et même le personnel du séminaire) aux réalités artistiques (chant, architecture, peinture). En conformité avec son programme de ruralisation de son diocèse, il mijote depuis quelques années une restauration de l'artisanat. Il a été particulièrement frappé par le jugement sévère du géographe Raoul Blanchard : «*Quelques catalogues au crochet, c'est tout : votre art paysan n'existe pas*». Pour lui, le remède ne peut venir que d'un meilleur enseignement des arts, dont le séminaire devrait donner l'exemple. Or, aux yeux de l'évêque, c'est un milieu fermé (il parle même parfois de caste) où l'enseignement des arts relève le plus souvent d'un intellectualisme éthéré, sans contact avec la matière et la vie. Par leur compétence, les deux invités permettent d'élargir les horizons («*Ils vont s'apercevoir qu'on sait penser et parler en dehors de leur collège*», aurait dit l'évêque²⁸) et d'ouvrir certains débats.

3. Après sept années d'épiscopat, où la crise l'a obligé à s'occuper beaucoup des questions socio-écono-

miques, et renseigné par une grande enquête diocésaine menée en 1933, Mgr Courchesne croit le moment venu de mettre en branle le projet d'enseignement qu'il a élaboré depuis quelques années. La clé de voûte en est le «séminaire et ses écoles» (l'expression naîtra quelques années plus tard) qui feront de Rimouski un centre intellectuel capable de répondre aux besoins de la région.

Le plus urgent est l'implantation d'une école d'arts et métiers. L'idée a été lancée, en 1926, par le prédécesseur de Courchesne, Mgr Joseph-Romuald Léonard, et elle a été reprise par les hommes d'affaires, particulièrement Jules-A. Brillant qui revient souvent sur la question²⁹. L'évêque lui aussi reconnaît la nécessité d'une telle école, mais il n'est pas sûr que les deux hommes la conçoivent de la même façon. Brillant envisage le projet en chef d'entreprise et voit l'école essentiellement comme un moyen de pallier «*une grave pénurie de techniciens et d'artisans compétents*»³⁰ et une façon de «*garder nos jeunes ici*»³¹; il est prêt à emprunter le programme de l'École technique de Québec et, dès 1930, il fait approuver des plans d'ateliers par le directeur de cette école. Sans repousser ces objectifs, Mgr Courchesne penche plutôt vers une conception plus large de l'enseignement professionnel et artistique : «*La petite industrie, les arts paysans : en voici la vraie formule*», aurait-il confié à Paul Lavoie et Lorenzo Auger³².

Il en trouve le modèle dans les écoles Saint-Luc de Belgique. La première de ces écoles a vu le jour à Gand en 1863 et les autres qui ont suivi sont devenues rapidement le fleuron de l'enseignement professionnel des frères des Écoles chrétiennes de Belgique. Ce qui les particularise, c'est qu'elles se donnent pour objet «*l'enseignement des arts basés sur le dessin*» et qu'elles s'inspirent «*des traditions nationales et des exigences des temps et des milieux*»³³. L'enseignement, qui se fait toujours «*d'après nature*», met l'accent sur la formation générale (on lui consacre

une année complète), la théorie et la pratique en atelier. Il y a ordinairement deux sections : la section bâtiment (ou construction) avec spécialisation en architecture, mobilier ou métaux; la section des métiers d'art : sculpture, peinture, arts décoratifs, etc.³⁴

Au début des années 1930, le frère Raymondien se fait le propagandiste de ces écoles auprès du groupe du moulin de Vincennes et particulièrement auprès de Mgr Courchesne. Il propose, entre autres choses, la mutation de l'École des beaux-arts de Québec en une École supérieure d'art, qui donnerait un diplôme universitaire, et la création d'écoles moyennes de métiers d'art, qui prépareraient au monde du travail ou à l'entrée à cette école supérieure; toutes ces écoles adopteraient la pédagogie des écoles Saint-Luc³⁵.

Il reprend ces propos dans ses deux conférences publiques à Rimouski, mais va beaucoup plus loin dans ses conversations avec l'évêque. L'un et l'autre désirent un enseignement des métiers domestiques (artisanat) dans les écoles primaires de filles et de garçons. Aux élèves du cours classique, ils veulent «*fournir un contact intéressant et philosophique avec les métiers techniques. Conférences sur la philo des arts; [...] pratique d'un ou de plusieurs métiers, aux heures de repos, dans des ateliers montés progressivement*». Et pour cela, il faut ouvrir une école Saint-Luc à Rimouski dès septembre 1935. De concert avec l'évêque et les autorités du séminaire, le frère concocte le plan suivant : obtenir de Jules-A. Brillant la somme de 15 000 \$ pour couvrir les premiers frais (dans ce but, le supérieur Lionel Roy va à Québec demander au cardinal que l'Université Laval accorde un doctorat *honoris causa* à Brillant; la démarche n'a pas de suite); envoyer une délégation en Belgique (Mgr Courchesne, Lionel Roy et le frère Raymondien³⁶) pour étudier le système sur place et engager un ou deux frères belges³⁷.

Les circonstances font évoluer le projet différemment. Question d'argent, d'abord : «*Le Collège attend la somme Brillant avant de rien décider. Or, je ne sais quand Brillant donnera. On veut lui demander 15 000 \$. Donnera-t-il moins, ou plus? Quelle circonstance lui fera bourse délier?*»³⁸. Le voyage projeté tombe à l'eau et le temps manque pour mettre en place une vraie école Saint-Luc. Le séminaire opte donc pour «*un embryon d'école technique*»³⁹ et Brillant fait construire des ateliers qu'il remet en janvier 1936 à la Corporation de l'École d'arts et métiers de Rimouski, qui est distincte du séminaire. Il faudrait pousser davantage les recherches pour voir dans quelle mesure le développement de l'enseignement, avec l'arrivée de certains professeurs comme Gaétan Beaudin et la fondation des Compagnons de l'art, se situe dans la ligne de pensée de Mgr Courchesne. L'évêque, pour sa part, poursuit sa réflexion et lance, à partir de 1936, le concept d'«université rurale»⁴⁰.

4. Selon les résumés conservés par Paul Lavoie et le frère Raymondien, plusieurs autres sujets sont abordés lors des conversations de 1935, dont particulièrement les relations de l'évêque avec le cardinal Villeneuve et l'Action catholique dans le diocèse. Sur ce dernier point, Mgr Courchesne ne cache pas son insatisfaction des résultats obtenus jusqu'alors et il mijote le lancement de l'Action catholique spécialisée (JEC, JOC, JAC, etc.) qui fera l'objet d'un autre rendez-vous important, celui des aumôniers d'Action catholique en mai 1936⁴¹.

En résumé, ce que nous savons du rendez-vous exceptionnel de 1935 nous renseigne sur plusieurs aspects de la personnalité de Mgr Courchesne, ses idées, ses projets de toutes sortes et sur les réseaux d'influence (dont je n'ai pas parlé) qu'il utilise pour les faire avancer. Ces rendez-vous se multiplieront à mesure que l'évêque de Rimouski s'affirmera comme un des leaders de l'épiscopat du Québec. Il nous reste

malheureusement peu d'écho de ces rencontres.

Enfin, malgré l'amitié de Mgr Courchesne, qui intervient quelquefois auprès des supérieurs lasalliens, et après une bataille de plusieurs années pour demeurer au Québec, le frère Raymondien doit se résigner à retourner en Europe et à regagner son ancien district de Besançon, puis celui de Dijon. Il y mène une vie pénible qui l'incite finalement à demander sa sortie de l'Institut des frères des Écoles chrétiennes. Il l'obtient en 1947, mais avec la mention : «*Il ne sera pas autorisé à accéder au Sacerdoce, sans en avoir obtenu l'autorisation expresse [...]*» de la Sacrée Congrégation des religieux⁴². L'évêque de Dijon lui interdit pour sa part de séjourner dans son diocèse. Abattu, l'ex-frère Raymondien trouve refuge dans un monastère de Clarisses, mais sa santé est irrémédiablement atteinte et il meurt subitement, chez le frère de l'abbesse, le 24 août 1947. Dans les années 1960, son frère a tenté vainement de le réhabiliter.

Notes

1. Georges Courchesne, *Nos humanités*, Nicolet, Procure de l'École normale, 1927, XVI, 720 p. C'est «*le livre du jour et de l'époque*» (Marc-Antoine Lamarche), un «*gros volume compact et lourd de pensées, mais clair et net comme un bloc de cristal*» (Paul-Émile Farley), cités dans Alonzo Le Blanc, «*Nos humanités, essai de l'abbé Georges Courchesne*», *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, II : 1900 à 1939*, Montréal, Fides, 1980, p. 767.
2. Noël Bélanger, *Mgr Georges Courchesne et les mouvements d'Action catholique*, Québec, Université Laval, thèse de Ph. D. (histoire), 1982, p. 18.
3. Georges Courchesne à sa soeur Catherine, 1909, Archives du Séminaire de Nicolet (ASN), *Succ. Mgr Courchesne*, 56-1.
4. Le même à la même, 7 septembre 1909, *ibid.*, 56-2.
5. N. Bélanger, *op. cit.*, p. 20.

6. *Ibid.*, p. 21.
7. F. Raymondien à Paul Lavoie, 8 février 1935, Archives des frères des Écoles chrétiennes, district de Québec (AFECQ), 17 D, BLN, *Frère Raymondien*, II.
8. Lionel Groulx, *Mes mémoires*, IV, Montréal, Fides, 1974, p. 241. Sur les colloques du Mile End, voir *ibid.*, I, Montréal, Fides, 1970, pp. 274-285.
9. *Ibid.*, I, p. 241.
10. Un témoignage entre plusieurs : «*Quand je songe que j'ai une trentaine de petits curés sur 77 qui sont dans des paroisses vraiment débutantes et pauvres, et que non seulement aucun ne me demande de secours et se débrouille, mais tous versent leurs contributions sans se plaindre, je vous avoue que j'en viens à me demander si l'on fait mieux que ça quelque part*» (Mgr Courchesne à Mgr Arthur Béliveau, 22 mars 1932, Archives de l'archidiocèse de Rimouski (AAR), *Mgr Courchesne*).
11. Mgr Courchesne à L. Groulx, 15 septembre 1939, Fondation Lionel Groulx, *Courchesne (Mgr Georges)*.
12. Dans la même ligne de pensée, il s'impose à lui-même et prêche à son clergé une austérité de vie qui lui attire, à sa mort, le qualificatif de «*l'une des figures les plus austères de l'épiscopat du Québec*» (dépêche de la Canadian Press reproduite dans *Le Devoir*, 15 novembre 1950). Nous avons nuancé ce jugement dans Noël Bélanger et Nive Voisine, «*Portrait d'un homme libre : Mgr Georges Courchesne (1880-1950)*», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, II, 2-3 (décembre 1975), p. 37.
13. A. Leblanc, *op. cit.*, p. 767.
14. Voir ce qu'en dit Groulx, *op. cit.*, IV, p. 238.
15. *Conversation Morisset-Lavoie : Voyage à Rimouski, 1-15/2/35*, 21 février 1935, AAR, *École des Beaux Arts de Québec*.
16. *Loc. cit.*
17. F. Raymondien à Paul Lavoie, 8 février 1935, AFECQ, E 17 D, BLN, *Frère Raymondien*, II.
18. [Copie de l'entente], janvier 1935, AAR, *Moulin de Vincennes*. «*Advenant la mort de M. Lorenzo Auger, le même dispositif sera suivi et l'Évêché versera la même rente viagère à Mgr Georges Courchesne*».

.....

- 19. F. Raymondien à Paul Lavoie, 7 avril 1935, AFECQ, E 17 D, BLN, *Frère Raymondien*, II.
- 20. [Acte d'incorporation], 21 juin 1935, AAR, *Moulin de Vincennes*.
- 21. Il réussit assez bien parfois. Il décrit ainsi l'abbé Lionel Roy : «*type patibulopatibula, sympathique de désir, hésitant d'action, timide et empoté*»; son premier portrait de l'abbé Alphonse Fortin est en revanche manqué (F. Raymondien à Jules Schuller, 8 février 1935, AFECQ, E 17 D, BLN, *Frère Raymondien*, II).
- 22. Dès son arrivée à Rimouski, il commence à «soigner» Mgr Courchesne grâce surtout à une diète naturaliste à base de yogourt. À l'en croire, les résultats sont bons et rapides : «*Mgr suit le régime et le traitement que je lui ai fixé. L'effet est merveilleux. Il est aux anges. Les phobies s'en vont une à une. Douleurs diverses ont disparu. Les yeux sont désembués, les joues s'arrondissent, il rit et se livre comme un enfant*» (F. Raymondien à Paul Lavoie, 12 février 1935, *ibid.*).
- 23. En mars 1935, il donne même trois cours à Rimouski sur ce sujet (F. Raymondien à l'abbé Beaudoin, 23 mars 1935, *ibid.*).
- 24. Il aurait annoncé un an à l'avance la mort subite d'un de ses «persécuteurs», le frère visiteur Germain; il aurait été renvoyé de Rome en 1938 à cause de son horoscope de Mussolini qui prévoyait «*une année importante, donc difficile*» pour le chef fasciste (Jules Schuller au F. Nicet-Joseph, 7 mars 1966, Archives des frères des Écoles chrétiennes, maison généralice de Rome (AFECR), GE 358, 2).
- 25. Une compagnie rivale, Electro-Vox, s'en plaint auprès des autorités du district (J. Hector Marchand au F. Germain, 17 septembre 1937, AFECQ, 19aC15, *Provincialat*).
- 26. F. Raymondien à Jules Schuller, 10 avril 1935, AFECQ, E 17 D, BLN, *Frère Raymondien*, II.
- 27. F. Raymondien à Paul Lavoie, 9 avril 1935, *ibid.*. À maintes reprises, le frère rapporte de tels apartés : «*Trois très longues conversations aujourd'hui [10 février]. Une heure ou deux chacune*» (le même au même, 8-10 février 1935, *ibid.*).
- 28. F. Raymondien à Paul Lavoie, 15 février 1935, *ibid.*
- 29. Nive Voisine, **Jules-A. Brillant et le Bas-Saint-Laurent**, Québec, Université Laval, thèse de M. A. (Histoire), 1968, pp. 48-50.
- 30. [Interview de D. M. LeBourdais], 1965, Archives de la famille Brillant; «*M. Brillant réclame au nom de la Chambre de Commerce [...] une École des Arts-et-Métiers*», *Le Progrès du Golfe*, 26 juillet 1929, p. 1.
- 31. Jules-A. Brillant à Philippe Méthé, 7 février 1930, Archives de la famille Brillant, *École d'arts et Métiers, 1938-39*. Il avoue à son correspondant : «*J'ai terriblement de la misère avec mon projet*».
- 32. Paul Lavoie, *Conversation de Mgr Courchesne avec Lorenzo Auger*, 25 juillet 1933, AAR, *Écoles des Beaux-Arts de Québec*.
- 33. Victor Nortex, «*Enseignement technique — L'École Saint-Luc, de Gand*», extrait de la **Revue internationale de l'industrie, du commerce & de l'agriculture**, AFECR, NG 222.
- 34. [Extrait d'un prospectus de l'école Saint-Luc de Tournai], *ibid.*
- 35. *Conversation Frère Raymondien-Auger-Lavoie*, 23 juillet 1934, AAR, *École des beaux-arts de Québec*.
- 36. Lionel Roy refuse carrément d'aller en Europe avec Courchesne. Il redoute son caractère insupportable : «*J'en serais hors de moi-même après une journée, et je dirais alors des paroles regrettables*». L'évêque refuse lui aussi de traverser l'océan (F. Raymondien à Paul Lavoie, 7 avril 1935, AFECQ, E 17 D, BLN, *Frère Raymondien*, II).
- 37. Le même au même, 15 février 1935, *ibid.*
- 38. Le même au même, 22 avril 1935, *ibid.*
- 39. L'expression est du frère Raymondien (*loc. cit.*).
- 40. N. Bélanger, *op. cit.*, pp. 180-182; Jules-A. Brillant, *L'université rurale du Bas-Saint-Laurent*, 31 octobre 1949, Archives de la famille Brillant, *Discours — Conférences*.
- 41. Bélanger, *op. cit.*, pp. 262-284.
- 42. Reproduit dans Jules Schuller au F. Nicet-Joseph, 7 mars 1966, AFECR, GE 358, 2.

.....